

**MAX BILLANCOURT**

# SANS VERGOGNE



# BILLANCOURT MAX

Sans vergogne

© BILLANCOURT MAX, 2020

ISBN numérique : 979-10-262-5259-7

# Librinova”

Courriel : [contact@librinova.com](mailto:contact@librinova.com)

Internet : [www.librinova.com](http://www.librinova.com)

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

## CHAPITRE PREMIER

Je me présente : Jules-Louis Pérignon, soixante-six ans, retraité. Jules-Louis, ça fait un peu snobinard, un peu précieux, il faut bien le reconnaître. Alors on m'appelle Julius depuis mon enfance. Julius, je sais bien, ça fait empereur romain ou gladiateur ou quelque chose comme ça. Aujourd'hui, j'aime bien Julius mais lorsque j'étais petit, je trouvais que ça craignais. Mes copains d'alors s'appelaient Bernard, Maurice, Laurent, François ou André et on les appelait familièrement Nanard, Momo, Lolo, Fanfan ou Dédé. C'était à l'évidence mieux adapté à des gamins de sept ou huit ans. Moi c'était Julius. À force d'à force, je m'y suis habitué. Je n'avais de toute façon guère le choix.

Plus d'un demi-siècle plus tard, n'ayant plus de proche famille et n'ayant, à ma connaissance, pas de descendant, je suis un paisible retraité solitaire qui partage son temps entre un appartement à Paris où j'écris un peu, des nouvelles et des romans dont aucun éditeur ne veut, et où je lis beaucoup, essentiellement les grands auteurs français, et une petite maison dans la belle et sauvage Sologne où je me repose, fais quelques sorties en vélo et pêche le brochet, dans un joli étang entouré d'arbres sur lequel s'ébattent des canards souchets.

À Paris ou en Sologne, mes activités favorites me laissant quelques loisirs, j'ai pris l'habitude de méditer avec assiduité, parfois plusieurs heures chaque jour. C'est devenu pour moi, un peu étrangement, un véritable besoin, une sorte d'addiction. Je pense. Je réfléchis. Je me creuse la cervelle. Je fais turbiner les neurones. Je me retourne sur ma vie et m'interroge sur la manière dont je me suis comporté, sur ce qui m'est arrivé, sur le hasard, sur le destin, sur la providence, sur les choix que j'ai faits ou pas faits.

Bref, je médite sur mon existence.

À force de méditer, de réfléchir et de m'interroger, dans la plus totale solitude, dans un absolu silence, je me demande si je n'ai pas, petit à petit, basculé dans une sorte de bulle, une manière de monde parallèle. J'ai parfois le sentiment de ne plus voir la réalité tout à fait comme elle est. Je mélange un peu la vie présente, le passé, la fiction, le fantasme, les réussites, les joies, les humiliations, les chagrins. Ça bouillonne alors furieusement dans le cervelet. Le cœur bat plus vite. Les mains tremblent un peu. Le visage ruisselle. Le regard est vide.

Un soir, m'étant particulièrement mis au supplice par une longue, profonde et presque masochiste séance de méditation, une chose m'est apparue, pour la première fois, comme une évidence, en pleine clarté : au cours de ma désormais

longue vie, je n'ai jamais fait de mal à personne, je veux dire volontairement, alors que, pourtant, on m'a souventes fois fait du mal, de mon point de vue parfois même beaucoup.

Je suis à la base d'une nature bienveillante, confiante et compassionnelle. J'essaie toujours, depuis mon enfance, de comprendre les autres et de les supporter, sans parfois pourtant trop les aimer. Je suis souvent, devant le malheur de mes frères en humanité, quels qu'ils soient, la larme à l'œil, ému, atterré par la misère, le malheur et la souffrance. Je fais des dons à des tas d'associations qui aident les malheureux, les victimes, les pauvres, les démunis. J'ai donné de mon temps dans les hôpitaux où je lisais des livres à des enfants malades. J'ai créé et animé un atelier d'écriture faisant découvrir la littérature à des gens qui, a priori, n'y avaient pas accès. J'ai même, à une époque pas très lointaine, fait l'écrivain public, aidant de pauvres immigrés africains désespérés à rédiger des courriers administratifs pour essayer de régulariser leur affreuse situation.

Bref, sans vouloir en quoi que ce soit me comparer à mère Theresa, à sœur Emmanuelle ou à l'abbé Pierre, j'ai fait ce que j'ai pu pour les autres lors de mon passage sur cette terre.

Et pourtant, j'ai parfois souffert à cause du comportement de certains individus. J'ai été malheureux à cause d'eux. Je ne le méritais pas. Il y a donc eu un déséquilibre dans ma vie, comme une sorte de déficit causé par le mal que d'autres m'ont injustement fait, qui expliquait probablement mon mal être actuel, un mal être de plus en plus pénible à supporter, un mal de vivre qui me met la tête en ébullition, les nerfs à vif et le cœur lourd et d'une certaine manière me culpabilise et me gâche ce qu'il me reste de vie.

On ne peut pas en rester là.

Il me faut agir pour rectifier cette injustice passée et rétablir l'équilibre qui, seul, je le crois, me fera retrouver le calme et la joie de vivre dont je n'ai plus désormais qu'un souvenir assez lointain.

En bref, il me faut régler mes comptes avec les autres humains pendant qu'il est encore temps.

Faire du mal à ceux qui m'en ont fait.

La loi du talion, quoi, œil pour œil, dent pour dent !

De façon rétroactive !

Je prends donc *in petto* une décision radicale qui VA FAIRE DE MOI UN DES PLUS GRANDS CRIMINELS DE L'HISTOIRE DE L'HUMANITE.

## CHAPITRE DEUX

Aujourd'hui, 1<sup>er</sup> septembre 2014, est pour moi un grand jour, un très grand jour.

En effet, c'est le départ de la terrible et nécessaire mission que je viens de me fixer. Moi, Julius Pérignon, le héros de ce livre, le personnage principal de ce roman, le gentil petit Julius, le fils de gens du voyage, des bohémiens comme on disait, le « yéniche-tourneur » en quelque sorte, de manière définitive, inexorable, inexpugnable, j'ai décidé de châtier tous les humains qui m'ont fait du mal au cours de ma vie, d'une manière ou d'une autre, peu ou prou.

**JE VAIS TOUS LES ELIMINER !**

À la réflexion, je m'aperçois qu'ils sont, tous ces olibrius, un certain nombre à m'avoir fait de la peine, du chagrin ou du tort, je dirai même qu'ils sont un nombre certain. On les comptera à la fin. Je vais leur faire mal, très mal, il n'y a pas de doute. Forcément, ça va me prendre un peu de temps, quelques mois peut-être, pour peaufiner le boulot, tout faire parfaitement, ne rien oublier ni personne, sans anicroche, sans ennui en cours de route afin de pouvoir aller au bout...afin que je puisse partir aux fleurs, le moment venu, la conscience tranquille, le ménage correctement fait, la mémoire briquée nickel-chrome, les cuisses propres, quoi, comme dirait l'autre !

J'ai la conviction absolue, depuis un certain temps, que la vie de certaines personnes n'a pas beaucoup de valeur pour le reste de la colonie humaine, même en occident, dans nos pays prétendument civilisés, surtout lorsque ces individus se comportent de manière cruelle, veule, lâche, égoïste ou vulgaire, ce qui, vous me l'accorderez, est assez répandu.

Quand on voit toutes les guerres, avec les deuils, comme chante Souchon, les milliers de morts partout, les massacres, les décapitations, les bombes, les souffrances, les réfugiés. Et que tout le monde ou à peu près laisse faire...Syrie, Irak, Afghanistan, Israël, Gaza, Afrique noire, Ukraine...pour continuer à faire de la géopolitique...à bomber le torse...à vendre des armes...à faire du commerce...à gagner plein de sous...

Plus de quatre mille morts déjà en Ukraine, dans une guerre intestine, à trois heures d'avion de chez nous...alors vous pensez, pour quelques morts de plus, par ci par là, dans un bouquin et qui, eux, le méritent, on ne va pas en faire une histoire, tout un pataquès.

On ne va quand même pas me gâcher la vie avec de pareilles brouilles !

Si on regarde bien, tout le monde fait d'une certaine manière la guerre à tout le monde. Alors qu'on me foute la paix avec ma guerre à moi, ma petite guerre intime et personnelle, mon petit combat contre ceux qui m'ont manqué de respect !

\*

Depuis des mois, je fais des recherches avec assiduité pour les retrouver tous ces saligauds. Pour leur faire payer leur faute, il faut bien que je les trouve tous ces braves gens. Internet est précieux pour les recherches et le téléphone aussi. Il y a encore de discrètes cabines publiques presque partout, qui sont rudement pratiques, et les visites sur place au pays de mon enfance, *incognito* grâce à mes modestes mais réels talents de comédien et à mon goût et mes dons innés pour le déguisement.

Certains de ces braves coupables sont morts et pour eux, je ne puis malheureusement plus rien faire. Tant pis pour ces truffes, ces caves, ils ne savent pas ce qu'ils perdent !

Je pourrais éventuellement m'en prendre à leurs familles, à leurs chers descendants, la chair de leur chair et me venger ainsi par procuration, si je puis dire. Mais j'ai tant à faire que ça me semble un peu vain, un brin dérisoire, même si j'imagine bien le plaisir très particulier de s'en prendre à des innocents qui morfleraient, pour le principe, au nom de leurs ascendants *contumax*. Une manière de jouissance posthume, pour moi et surtout pour eux, en quelque sorte. Il faut admettre que ça aurait une certaine gueule !

Je me mets en conférence particulière avec moi-même, en direct. Je cogite, je me chauffe le cigare et je décide que pour ceux-là, nous verrons plus tard. Les morts peuvent attendre. On s'occupe d'abord des vivants !

Je sens bien, à des signes comme cette réflexion ridicule, que je deviens parfois un peu barge, que je perds un chouïa la raison, que mon esprit s'égare de ci de là. Mais, bon, je vois quand même des limites, j'entrevois encore des choses à ne pas faire, je fais encore un peu la différence entre le bien, le mal, je n'ai pas totalement basculé...enfin, il me semble.

Pour le moment, je pense que je contrôle encore.

## CHAPITRE TROIS

Je suis en sixième, au collège et je dois avoir dix ans. Je suis en avance d'un an, très fort à l'école, toujours premier, depuis le début et de très loin, ce qui fait la fierté de mes parents et de mes maîtres qui, ayant de la bouteille, disent finement « il a des dons Pérignon » !

Je n'ai pas beaucoup de mérite : dans mon village, à l'école primaire, sans nulle vanité, je comprenais tout, je retenais tout et je travaillais plus que les autres. Forcément, il n'y avait pas photo avec mes concurrents, la plupart du temps plutôt limités de la tête, pas très malins et, pour la plupart, pas très travailleurs !

Mais quand même, le petit « bohémien », comme ils disaient, écrasait, en classe, les fils d'instituteurs, de professeurs, d'industriels ou de riches commerçants, malgré les admonestations des parents dont certains ont même demandé à vérifier mes notes tellement elles étaient supérieures à celle de leurs tocards de rejetons ! Ils s'invitèrent donc, en délégation, un soir après la classe et exigèrent de voir mes cahiers et ceux de mes concurrents. Le maître s'exécuta, en présence du directeur de l'école. Ce que virent ces gentils notables fut encore pire, pour leurs fils, que ce qu'ils imaginaient. Ils en furent donc pour leurs frais, penauds, ridicules et rentrèrent dans leurs belles maisons en baissant la tête et en maudissant leur bien peu douée progéniture.

Vous imaginez la jouissance extrême de papa et maman, d'autant plus que mes frangins n'étaient pas loin d'en faire autant, dans leurs classes respectives. On me présenta, je n'affabule pas, comme une sorte de petit génie, symbole vivant de l'école publique, laïque et républicaine. Ce statut me permit d'avoir une paix royale, de faire un peu ce que je voulais. Toutes mes petites conneries d'enfant étaient immédiatement pardonnées. Bref, ça bichait pour moi !

\*

En sixième, au collège, je confirme sans ambiguïté, même si l'écart avec les suivants est moins considérable, certains élèves étant plutôt bons et assez bosseurs.

Un jour, ma mère et moi partons, bras dessus bras dessous comme on adore le faire, acheter des chaussures chez la marchande du village, mes godasses étant

un peu à l'agonie. On regarde les modèles à la mode. J'essaie une paire ou deux. Nickel. Elles sont choucardes, tout à fait à mon goût. On s'apprête à faire un choix définitif, lorsque la marchande, cette vieille bique, grosse et moche, la gueule enfarinée, dit :

— Madame Pérignon, j'ai aussi celles-là que je peux vous solder si vous voulez.

Elle apporte une boîte en carton et propose un prix très en dessous des belles chaussures à la mode que je m'apprête, content, à enfiler.

— Faites toujours voir, madame Chevallier.

La vioque ouvre la boîte, un petit sourire sournois aux lèvres et en sort une paire de souliers un peu à l'ancienne, certes pas trop moches de forme mais de couleur quasiment jaune, un jaune ocre, très voyant, très laid, pas du tout à la mode ! Personne n'a de telles godasses. On ne peut pas ! C'est affreux. D'où elle les sortait la mère Chevallier, ces putains de chaussures ? Elle devait les avoir en stock depuis belle lurette, des années sûrement.

Ma mère me demande, la voix douce, de les essayer. Je le fais à contre cœur, en tordant un peu le pif, déçu, mais je le fais. Je fais toujours ce que maman me demande.

— Elles te vont bien, très bien même...dit la marchande, douceuse.

Ah la vieille carne !

— Marche un peu pour voir. Parfait pour la pointure, parfait...

Je marche et, hélas, les chaussures me vont au pied. Ma mère en rajoute alors et conclut

— Dis mon petit Julius, elles te vont bien, tu sais. Je crois qu'on va les prendre. Ca te va ?

Je suis atterré. Elles sont moches ces chaussures jaunes, très moches...

— Je préfère les autres, tu sais, maman.

— Oui, d'accord Julius, mais celles-là sont très bien et pas chères du tout, tu comprends, mon petit ?

Bien sûr, je comprends. Je comprends toujours. Je ne veux surtout pas faire de peine à ma mère, que j'aime tendrement, que je vénère. Alors, comme un petit garçon obéissant, je bredouille un « d'accord maman » et l'affaire est faite. Les godasses jaunes sont pour moi. Je les garde aux pieds et on sort du magasin.

— Au revoir, madame Chevallier et bonjour à Maurice.

— Au revoir madame Pérignon et merci. Au revoir mon petit Julius. À bientôt.

Je ne lui réponds pas à cette vieille grenouille de bénitier que j'espère ne

jamais revoir de ma vie.

Dans la rue, j'ai l'impression que tout le monde me regarde. Ce n'est bien sûr pas vrai. Tout le monde, en réalité, s'en fout, mais ma réalité à moi est que j'ai un peu honte. Vite, vite rentrer à la maison pour avoir la paix.

Le lendemain matin, il faut bien aller au collège, avec les chaussures jaunes aux pieds. Il n'y a pas d'échappatoire possible puisque j'ai une seule paire de godasses de ville. J'essaie bien de dire qu'on a gym aujourd'hui et que je vais mettre les baskets. Mais ma mère dit que c'est non parce qu'il fait froid et que ce serait dommage de ne pas mettre les belles chaussures neuves.

Bref, un peu inquiet, j'arrive au collège avec les godasses jaunes et le premier mec que je croise, un grand nullard de quatrième avec un gros tarin, dénommé Davout, se fout de ma gueule en ameutant ses copains. « Regardez Pérignon avec ses grolles jaunes...putain la classe, Julius...tu les as trouvé dans une poubelle tes godasses ? ». Et deux ou trois autres cons de s'esclaffer. Puis on rentre en classe et personne ne me parle de mes chaussures. J'entends bien deux ou trois réflexions sur le sujet, quelques rires plus ou moins étouffés, mais vraiment rien de bien méchant.

À la récré, cet abruti de Davout remet ça, sarcastique. Deux ou trois élèves se marrent. C'est insupportable ! Je dis à Davout que c'est un gros nul. Mon frangin, plus âgé que nous, grand et très costaud, menace de lui casser la figure. Davout se tait puis l'affaire se tasse.

Il n'empêche que ces moqueries, ces quolibets, m'ont humilié, profondément, comme si, en réalité, on s'était moqué de ma mère. Ca je ne peux le pardonner.

Je vais tout faire dans les jours qui suivent pour abréger la vie de ces godasses jaunes de malheur...flaques d'eau...trottoirs...football avec les boites de conserve ou les cailloux...tout...

Maman conclura que ces chaussures n'ont fait aucun profit et qu'elle n'aurait pas dû écouter la mère Chevallier. Les soldes ce n'est pas si intéressant que ça et, à y regarder de près, il vaut mieux acheter de la bonne qualité qui dure longtemps. Maman conclut qu'on ne l'y reprendra pas.

\*

Guillaume Davout habite toujours Montribel, la petite ville où, plus d'un demi-siècle auparavant, nous allions au collège. Il a pris sa retraite depuis